

## **iBooks**

### **“citybooks | ypern”**

**iBook** written by **Ghayath Almadhoun** after a two-week visit to the city of Ypres, the visit coincides with the centenary of the first chemical attack in history, which happens in the Flanders Fields during the First World War.

The poem was originally commissioned by the Flemish-Dutch House deBuren for the international literary project **citybooks** ([www.citybooks.eu](http://www.citybooks.eu)).

### **Schizophrénie**

Ypres :

Ypres, ville érigée au milieu des champs de Flandres, tel un doigt d’honneur dressé à la face du monde. Ypres, ville rayée de la carte lors de la Première Guerre mondiale, comme le peuple palestinien le fut des manuels scolaires, des archives de l’Histoire. Ypres, dont je ne sais s’il est plus poétique et plus juste de dire qu’elle a été détruite il y a cent ans, ou bien reconstruite depuis. Ypres, où il est possible de toucher du doigt l’Histoire étendue devant soi tel un cadavre, et d’en palper la blessure encore tiède comme la pointe d’un sein féminin entre ses lèvres. Ypres, que je sillonne à pied, moi, le réfugié palestinien qui, il y a peu encore, n’existait nulle part dans les livres, les journaux, les travaux académiques et autres rapports... Nous savons bien, nous autres, que la Palestine est une terre sans peuple. Hahaha.

Qu’importe. Moi, le réfugié palestinien sans existence dans ce monde civilisé, je me promène, tel l’archéologue d’une délégation coloniale en mission exploratoire outre-mer, débarqué après avoir parcouru la moitié du globe afin d’étudier de près la bestialité de l’Homo Sapiens et de constater, avec ravissement, que Hannah Arendt avait raison quant à la « banalité du Mal ». Moi, le réfugié palestinien syrien suédois, je porte un jeans Levis conçu par un juif allemand immigré à San Francisco. Pareil à une paysanne russe accroupie sous sa vache pour remplir un seau de lait, je remplis mon appareil photo d’images, acquiesçant d’un mouvement de tête, en élève qui a bien assimilé la leçon. La leçon de la guerre. Moi, le Palestinien dispersé entre plusieurs massacres, je me tiens ici, nu, à essayer d’enfiler mon poème - sait-on jamais s’il arrive à couvrir ma blessure. Je tente confusément de ramasser mes morceaux çà et là, afin d’être témoin. Moi, le Palestinien violent selon les clichés et les stéréotypes, venu d’un pays célèbre pour ses guerres à en croire les orientalistes, je me tiens là, face à vous, et je suis pris d’une honte

terrible. Oui. J'ai honte de la médiocrité des guerres de mon pays, comparée à la grandeur des vôtres. Celles de mon pays semblent dérisoires face à l'immense sophistication de vos machines martiales qui broient ensemble le blé et la paille. Face à la créativité de votre artillerie, qui fait de la guerre un art. À vos conflits hauts en couleurs, qui ne laissent rien subsister. Face à vos incroyables massacres, Messieurs les hommes blancs.

Dans la ville d'Ypres, érigée au milieu des champs de Flandres comme le Moyen-Orient l'est au milieu des problèmes, le lourd héritage de la guerre est un atout touristique. Si toute chose a un droit de prescription, ce n'est pas le cas à Ypres. Ici, la mémoire de la guerre se renforce avec le temps. Les souvenirs de la guerre se nourrissent des touristes et grandissent. Ils mangent les vétérans et grandissent. Ils avalent les narrateurs, les descendants des soldats tués, et grandissent. Ils grignotent la mémoire de ceux qui n'étaient pas nés alors et croissent comme la vigne vierge. Les vestiges d'armes retrouvés alentour sont exposés dans les vitrines des magasins et des cafés. Partout, l'on trouve des photos en noir et blanc de combattants à la moustache aiguisée comme une lame de couteau. Tout dans la ville renvoie à la mort. La tombe du soldat inconnu, véritable plaie béante ; la musique jouée chaque soir depuis plus de quatre-vingt ans, qui sonne comme une hémorragie sans fin ; les champs renfermant la mémoire de ces hommes tués sans en comprendre la raison et celle des pauvres gens qui, nés après la guerre, n'en ont pas connu l'horreur, mais sont traqués par son souvenir à force de récits. En y prêtant attention, on peut lire dans leurs yeux l'espoir vif d'une guerre prochaine. La conviction qu'elle adviendra. Une conviction absolue, fruit de leur connaissance du genre humain, et qui est la seule chose qui les maintienne debout.

Note 1 :

Aux Etats-Unis, on la nomma « La guerre européenne », bien que moururent, aux côtés des Européens, quantités d'Asiatiques, d'Africains, d'Américains. En Europe, on la nomma « La Grande Guerre », bien qu'elle n'eût de grandeur en rien. On ne pensait pas que ce nom changerait par la suite pour devenir « La Première Guerre mondiale », quand s'annoncerait la seconde. Jusqu'alors le monde, par romantisme niais, n'aurait jamais imaginé qu'un tel bal populaire pourrait avoir lieu deux décennies après la fin de cette première valse folle. Personne ne crut Marx quand il dit que « les grands événements se produisent toujours deux fois, la première fois comme une tragédie, la seconde comme une farce ». C'est pourtant, à peu de chose près, ce que connut l'Europe : le drame de la Première Guerre mondiale, le carnaval de la Seconde.

Dans la ville d'Ypres, l'Histoire te dévisage de ses yeux de plomb et t'attrape d'une main molle par le bout de la chemise. Ces cent dernières années se confondent en toi, de telle sorte que tu ne sais plus où tu te trouves. Des hommes aux moustaches en ailes d'oiseaux se sont rendus à la mort, résignés. Six cent mille hommes émiettés dans les prés, fondus dans les sols, souvenirs échappés qui se décomposent dans la tourbe et infiltrent les

légumes, le lait des vaches, les coquelicots. Leur mélancolie infeste les plaines et frappe les femmes passant par-là d'un désir trouble et soudain, que les maris expliquent en invoquant les allergies printanières, et les poètes, le Déjà-vu. Des hommes aux moustaches en ailes d'oiseaux. Ils ont lu mon poème avant que je ne l'écrive, se sont distraits en roulant des cigarettes. J'ai vu l'un d'eux poser son doigt sur la plaie d'un camarade. Ça m'a rappelé l'apôtre Thomas. Il m'a vu, et s'est rappelé la même chose. Des hommes aux moustaches en ailes d'oiseaux, qui sont toujours là. Un siècle a passé, et ils sont toujours là. Leurs mères se sont repues de mort et eux, ils sont toujours là. Leurs amantes ont vieilli seules avec d'autres hommes, et ils sont toujours là. En suspens dans l'espace-temps, les bottes coincées dans la boue. Leurs fusils ont rouillé, leurs munitions ont été rongées par l'eau, et le gaz chloré a continué de se répandre et de se répandre encore, jusqu'à atteindre Damas. Dans la ville d'Ypres où l'Histoire te dévisage de ses yeux de plomb, le passé se mélange au présent dans le gaz, et le gaz dans les poumons de ceux qui sont morts ici se mélange au gaz dans les poumons de ceux qui sont morts dans les banlieues de Damas. Un siècle plus tard. Personne n'a appris la leçon. Personne n'apprendra la leçon.

Note 2 :

Fritz Haber, un chimiste juif allemand, inventa deux fois l'engrais. La première fois, à la recherche de nouveaux explosifs pouvant tuer le plus grand nombre de personnes possible, il mélangea du nitrogène et de l'hydrogène, et obtint de l'ammoniaque. Cela permit de fertiliser les terres et de sauver ainsi des millions de personnes de la famine - ce qui lui valut le prix Nobel de chimie. Hahaha. La seconde fois, il découvrit le gaz chloré, qui causa la mort par asphyxie de milliers de soldats dont les corps fertilisèrent les champs de Flandres.

Note 3 :

Le 22 avril 1915, en présence de Fritz Haber, les Allemands lâchèrent 5730 bonbonnes de gaz de chlore sur les soldats de l'Alliance qui, par milliers, tombèrent asphyxiés. Quelques jours plus tard, Clara Immerwahr, l'épouse de Haber - elle aussi chimiste, juive et allemande - se suicida pour dire son désespoir face au rôle abominable de son mari dans la fabrication de l'arme chimique. Au lendemain du suicide, Haber se leva, quitta son domicile et alla préparer la première attaque chimique contre les Russes sur le front oriental.

Note 4 :

Dans les temps qui suivirent, Haber continua ses recherches, espérant prouver aux Allemands qu'il était, lui aussi, allemand. Un de ses travaux ouvrit la porte à une des pires choses de l'Histoire : le zyklon A. Après développements, il donna le zyklon B, que les Nazis utilisèrent au cours de la Seconde Guerre mondiale afin d'exterminer dans les

chambres à gaz le plus grand nombre possible de Juifs, dont plusieurs parents de Fritz Haber.

Note 5 :

En 1933, Fritz Haber dut quitter l'Allemagne en raison des lois nazies à l'encontre des Juifs, et rejoignit l'Angleterre. En 1934, alors qu'il se rendait en Palestine dans le cadre d'une mission pour l'Institut Britannique des Sciences, il mourut dans un hôtel de Bâle.

À Ypres, la beauté de la nature à première vue t'induit en erreur. Tu avales le morceau, trompé par la paix qui imprègne les herbes des champs longeant les tranchées. La paix juste. Regarde-la qui rampe vers toi, un poignard sous sa cape. Le premier coup ne te surprendra pas. Le deuxième, si. C'est la monotonie de la mort qui t'étonnera. Cette répétition extrêmement ennuyeuse des hommes s'effondrant dans leur course contre les balles. Ça t'étonnera, l'insignifiance de ces leçons que seuls les morts ont retenues. La beauté du champ de bataille, elle aussi t'étonnera. Le rythme soutenu des canons. Les couleurs qui fusent chaque fois qu'une roquette embrasse le sol. Le bourdonnement des oreilles. La musicalité des métaux exécutant l'hymne national de la mort, orchestre de battements de cœur, chance inédite de découvrir la brutalité de l'Homme et la délicatesse de l'acier.

Ypres. La voilà, cette cité qui recouvre une tombe immense. La voilà, cette fosse commune qui se fait passer pour une ville. En vérité, je ne sais pas bien ce que je dis. Mais je sais qu'on n'a pas besoin d'une énième tombe de soldat inconnu. Crois-moi. Ce dont on a besoin, c'est d'une tombe pour le chauffeur de bus inconnu. Cet immigré chilien, mort seul dans son lit sans personne pour le pleurer. D'une tombe pour le vendeur de fallafels inconnu, né dans le sud le ventre plein et mort dans le nord le ventre vide. D'une gigantesque tombe pour femmes inconnues. Ces femmes dont le sang suinte à travers les façades fissurées des maisons que l'on tente de colmater à l'enduit. Ces femmes dont on perçoit la plainte étouffée lors des paisibles nuits d'été, et que l'on feint de ne pas entendre. Ces femmes qui ont traversé l'Histoire sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller le monstre. Qui ont souffert en silence, certaines de la colère de Dieu si jamais elles disaient non. Ces femmes mangées par le patriarche, avec le consentement de notre silence absolu. Car nous sommes des lâches.

La Première Valse mondiale, invitation générale, salle de bal à ciel ouvert, musique improvisée. Le canon d'un fusil est tombé. Cent ans plus tard, un paysan le trouvera et le prendra pour une flûte. Les dents d'un jeune soldat sont tombées, ainsi qu'un éclat de papillon. Personne ne les trouvera. Une roquette est tombée sur le cimetière, tuant les soldats une deuxième fois. Les rêves de ceux qui pensaient retourner chez eux un jour sont tombés, et de petites plaques métalliques avec leurs noms gravés dessus sont

revenues à leur place. Première Valse mondiale. La ville est tombée sous une balle perdue. Les danseurs sont tous tombés, tous. Les musiciens sont tombés. L'oiseau perché sur l'arbre est tombé. L'arbre est tombé. Et la pomme de Newton est restée suspendue dans les airs. Pas de gravité ici. La seule chose qui retienne les bottes du soldat au sol, c'est la boue. Et moi, je suis l'unique rescapé de cette tuerie grandiose. Je suis le témoin arrivé en retard, qui observe, impassible, les pierres tombales. Mon incrédulité face à leur banalité est semblable à la leur face au visiteur non attendu que je suis, ce spectateur venu d'un pays dont les fils ne sont pas autorisés à témoigner. Une victime sur les tombes des victimes.

- Es-tu venu ici pour tirer profit des enseignements de la civilisation occidentale, pour savoir comment tuer le plus grand nombre possible d'hommes, de la façon la plus moderne qui soit ?

- Non.

- Es-tu venu afin d'apprendre quelque chose de la mort gratuite de six cent mille hommes devenus de l'engrais à coquelicot ?

- Non.

- Es-tu chargé de découvrir une nouvelle façon de recycler les soldats, afin de pouvoir les réemployer une nouvelle fois, dans une nouvelle guerre ?

- Non.

- Es-tu ici pour apprendre à tuer ?

- Non, je suis ici pour apprendre à mourir.

Damas :

J'étais en route vers la mort quand des combattants m'ont stoppé. En me fouillant, ils ont trouvé mon cœur sur moi. Ça faisait longtemps qu'ils n'avaient pas vu quelqu'un portant son cœur sur lui. L'un d'eux a crié : il est en vie ! Et ils ont décidé de me condamner à vivre. Je vois des femmes vêtues de blanc, évoquant des infirmières, sauf qu'elles virevoltent dans les airs. Les piqûres de morphine m'emmènent vers des champs de bataille d'un autre genre, où les arbres sont bleus et les eaux vertes comme l'orange. Je vois des femmes vêtues de blanc me toiser puis s'évaporer. Les piqûres de morphine m'emmènent le long du corridor qui sépare Damas de Stockholm. Je me retrouve en train d'attendre le bus. Je songe à un pays où les gens meurent dans leur lit, entourés de leur famille. Un pays sans publicités pour Coca-Cola, sans partout des affiches de femmes maigres et nues. Je rêve d'une lune bleue que je tiendrais dans la main. D'une route verte. D'un verre d'eau fraîche au mois de juillet sur le balcon d'un appartement surplombant Damas depuis le mont Qassioun. Je rêve que je porte mon cœur sur moi. Que mes amis sont en vie. Qu'on se retrouve le soir au restaurant « Al-normandie », avant d'aller flâner dans les rues de la vieille ville une fois nos poches vides. Que je suis un fou furieux et que la Poésie prend mon parti contre l'Histoire. Je rêve de femmes. Ô Dieu, que j'aime les femmes ! J'ai appris davantage des femmes que de l'école. J'ai appris davantage de la guerre que de la paix. Et je peux vous affirmer que de nombreux soldats deviennent des criminels de guerre et que de nombreux poètes deviennent des criminels de paix. Que les bonnes nouvelles, en temps de guerre, consistent à ne pas être mauvaises. Que ceux qui

ont perdu la guerre sont ceux qui y sont morts, dans les deux camps. Que la guerre, dans son enfance, tète déjà le sang des soldats et qu'en grandissant, elle fait rôtir leurs Rangers à feu doux. Et qu'elle ne meurt que quand eux vivent.

Note 6 :

Je pense à la Palestine, le pays qui a inventé Dieu et a causé l'effusion de millions d'âmes en Son nom. Le pays du lait et du miel, où l'on ne trouve ni lait ni miel. Le pays sacré, pour lequel nous avons mené des guerres sacrées et essuyé des défaites sacrées. Nous en avons été expulsés par le fait d'une expulsion sacrée, et nous sommes retrouvés dans des camps de réfugiés, sacrés. Nous sommes morts pour le sacre de la mort. Dans mes pensées, je suis hanté par la voix du cheikh qui me répondait, quoi que je lui demande, par cette ligne du Coran: {Ô vous qui croyez, ne posez pas de questions sur des sujets qui, s'ils étaient révélés, vous feraient du mal}. Je n'ai pourtant jamais cessé de m'interroger... Quelle est la plus éloignée de la Terre : la planète Jupiter, ou la Solution des deux Etats ? Quel est le plus proche de mon cœur : un soldat de mon pays, ou un poète des chez mes ennemis ? Quelle est la pire chose qu'ait créée Alfred Nobel : la dynamite, ou le Prix éponyme ?

Stockholm :

Bon. Me voici désormais à Stockholm. Je savoure le confort d'un pays qui n'a mené aucune guerre depuis deux cent ans. Où tout se passe en silence : la joie, la peine, la folie. Même la violence se vit silencieusement ici. Moi, ce n'est pas du syndrome de Stockholm que je suis atteint, mais du syndrome de Damas. Mais c'est une autre histoire, qui nécessiterait un autre poème pour la raconter et qui, de toute façon, n'existe pas encore. L'important, c'est que je ne me perde plus dans les détails secondaires. Comme le numéro du bus pour aller chez toi, que je n'ai toujours pas retenu, parvenant malgré tout jusqu'à toi chaque fois, pour me glisser à tes côtés dans le lit. Je ne me souviens plus comment ton corps a transformé mon sens de l'espace et de l'orientation. Je n'ai jamais su où se trouvait exactement ta maison. Seulement qu'elle est quelque part sur la carte. Je n'utilise pas de GPS en amour. Ça me gêne, l'idée qu'il connaisse mieux que moi le chemin qui mène à toi. Je t'aime avec un calme meurtrier. Je tombe vers toi, de très haut mais lentement, très lentement, comme si j'utilisais un effet de ralenti. Je tombe dans ton amour. Comme ça. Comme le soldat tombe sous une balle. Comme les prix tombent en bourse. Comme tombent les murs de la ségrégation raciale. Comme tombent les villes assiégées.

Je me souviens des débuts, quand je t'ai dévorée au théâtre. Quand je me suis perdu en toi et que les passants ont pris pitié de moi. Quand un pommier est tombé de ton sac et que nous avons été démasqués. Quand le sexe est devenu maître des lieux et que je suis devenu, moi, aussi hostile qu'une horloge de salle d'attente.

Je n'ai pas encore changé l'ampoule grillée dans ton entrée, comme je te l'avais promis il y a un an. Mais j'ai changé mes complexes concernant la civilisation occidentale. A l'avenir, une femme encore me changera une fois encore, *inchallah*.

Je me glisse à tes côtés. Tu fais semblant de dormir, mais je sens l'odeur du sexe, à l'érection de tes tétons. Et je sais que tu mens. Mentreuse. Tu attends que je me jette sur toi, pour satisfaire la vision orientaliste et les stéréotypes forgés par de longues années de colonisation, sur l'Orient en général et sur le jeune homme arabe en particulier. Mais, malgré toute la débauche de bédouin qui m'habite, je vais te décevoir et envoyer paître mes brebis galeuses sous le nez de ton loup affamé. Et attendre, attendre, attendre... Le loup de ton désir ne déçoit pas mes attentes. Il dépèce mes brebis sur ton lit blanc comme un désert de neige scandinave. Le parfum de ta poitrine interagit avec la lumière jaune de ta chambre et génère un dioxyde soporifique. J'exsude jusqu'à ce que la poésie arabe se mêle à la suédoise. Je ne me perds plus dans les détails secondaires. Une ville où tu ne vis pas n'a aucune importance pour moi. Un pays où tu n'es pas n'est rien pour moi.

Note 7 :

La route vers Damas regorge de souvenirs. Et moi, je suis fatigué depuis l'époque où le camp me nourrit du lait lyophilisé des Nations Unies et que je m'éreinte dans l'asile. La route vers Damas, dont j'ai émigré en 2008, n'a plus de charme pour moi. Après avoir goûté à la liberté, je ne suis plus capable de disparaître derrière les allusions pour échapper aux Renseignements.

La route vers Ypres est pavée de cadavres. Et moi, je suis fatigué depuis que mes cousins m'ont tué, dès l'origine, avant de m'abandonner aux rapaces.

La route vers Stockholm est fermée, en raison des chutes de neige.

La route vers la guerre est dégagée. Il y a une petite aire de repos où s'arrêtent ceux qui se rendent au massacre. Ils se détendent un peu, se ravitaillent en eau, boivent du thé en discutant des raisons de la mort planifiée. Le matin, ils reprennent la route pour aller dialoguer à coup de balles, et moi, je reste suspendu entre les paradoxes. Moi, le témoin arrivé en retard, le martyr jamais advenu. Le tueur et le tué. Le rescapé et la victime. Le peau-rouge. Le peau-bleu. Le peau-vert. Moi, le palestinien noir. À cette guerre, il manque un poème pour que sa métaphore ne soit pas mort-née. Pour que la mort ne devienne pas aussi lourde qu'un poêle en fonte posé sur le récit. La mort ne peut pas me doter d'une patrie. Et quand bien même elle le pourrait, je n'en voudrais pas. Ypres fut un cauchemar qui prit fin il y a cent ans. Damas est un cauchemar qui se déroule en ce moment. Et moi, je suis en suspens à Stockholm. Les soldats ont mis à mort les poèmes que j'avais écrits à Damas. Ceux que j'ai écrits à Ypres ne sont pas montés avec moi dans l'avion. Et les poèmes qui vivent avec moi à Stockholm souffrent d'une cruelle carence en vitamine D.

Ypres :

La guerre est à la porte.

Damas :

À trois heures du matin, des missiles chargés de gaz sarin se sont écrasés en plusieurs points de la banlieue densément peuplée de Damas. Les pupilles se rétractent. Les poumons s'hypertrophient. Les corps des enfants sont pris de secousses rythmées, puissantes. C'est un tremblement de terre d'un autre genre, où les bâtiments restent debout et les corps vacillent. Du vacillement moral qui frappe ce monde.

Stockholm :  
La ville est calme.

Ghayath Almadhoun  
Traduit de l'arabe par Marianne Babut